

des pays libres et heureux, et son premier séjour dans la grande république l'avait confirmé dans ce sentiment; mais dans son second voyage il vit enfin le revers de la médaille. Contemplant le gouvernement démocratique de l'œuvre, il sentit son cœur se soulever de dégoût, et il se dit avec amertume: "est-ce donc là cette liberté que j'ai rêvée pour mon Irlande chérie." Il dut être long temps à se débattre contre ces tristes impressions, car le cœur tient à ses illusions comme à des parties de lui-même, et l'homme après avoir passé sa jeunesse à poursuivre la réalisation d'une idée consent difficilement à s'avouer qu'il a couru après un fantôme de son imagination. Ce travail de désenchantement le détacha peu à peu des Etats-Unis, et contribua sans doute beaucoup à la décision qu'il prit en 1857 de s'établir en Canada.

Nous aimons à dire ici toute notre pensée; puisque McGee ne voulait plus demeurer aux Etats-Unis, ce n'est pas en Canada qu'il devait aller s'établir, il devait chercher la première occasion favorable de retourner en Irlande. N'ayant plus de ses dangereuses illusions d'autrefois, fort de l'expérience qu'il avait acquise, il pouvait devenir un autre O'Connell. Il eut trouvé une cause digne de son génie, son éloquence eut pu se déployer à l'aise, et n'est-ce pas en faveur de sa patrie que Dieu lui avait donné du génie et de l'éloquence? Lorsqu'il était déjà établi en Canada, des ministres anglais mêmes lui faisaient conseiller de retourner en Irlande pour se mettre à la tête du parti d'O'Connell, ce grand patriote ayant succombé dans sa glorieuse carrière, laissant un nom gravé en lettres d'or pour la dernière postérité. Mais McGee semblait lassé du combat qu'il avait soutenu sans fruit pendant si longtemps, il sentait comme une espèce d'épuisement, et, tout en protestant de son amour pour l'Irlande, il la priva pour jamais du secours qu'elle pouvait attendre de sa parole et de son bras.

Nous ne serons pas injuste en disant qu'il manqua le coup de devenir véritablement un grand homme aux yeux de l'histoire.

D'Arcy McGee vint se fixer à Montréal, et peu de temps après son arrivée il faisait paraître le premier numéro d'un journal intitulé *New Era*, la Nouvelle Ère. Il voulait qu'une nouvelle ère s'ouvrit en effet pour nous, et dès lors, avec l'ardeur qu'on lui connaît, il se mit à plaider en faveur d'une confédération de toutes les Provinces Britanniques de l'Amérique du Nord. Nous aurions droit de demander ici quel intérêt un Irlandais pouvait trouver à l'établissement d'une puissante confédération anglaise dans l'Amérique du Nord? Nous pourrions demander avec encore plus de surprise comment un membre de la "Jeune Irlande" pouvait en être venu à tant désirer de voir un prince du sang régner dans une Nouvelle Angleterre? Mais plutôt laissons de côté toute remarque désagréable, et contentons-nous d'admirer comment cet homme créé pour de grandes choses avait su découvrir la question la plus importante qu'il y eût à débattre en Canada, et comment il se l'était appropriée de manière à partager la gloire du succès avec ceux que cette question intéressait directement.

La Confédération n'eut jamais de plus harmonieux défenseur ni de champion plus dévoué que celui dont nous écrivons la vie en ce moment. Ayant été délégué par le Canada à la grande Exposition de Paris, en 1867, il ne perdit pas de vue son projet favori, nonobstant les devoirs multipliés de sa charge. Entouré de ce que la civilisation avait produit de plus enchanteur, il trouva moyen de se recueillir, et d'écrire à ses constituants de Montréal une lettre extrêmement remarquable dans laquelle il développait avec chaleur les moyens que les Provinces devaient prendre pour se gagner une place honorable au banquet des nations. Il a multiplié les entretiens et les conférences sur le même sujet, et chaque fois il a donné de vrais chefs-d'œuvre. Nul n'a contribué plus que lui à faire aimer la confédération de la population anglaise et de la population irlandaise.

M. Fennings Taylor remarque que McGee ne craignait pas de dire qu'il fallait fonder une nouvelle nationalité. Nous remarquons cette parole nous aussi, et nous comprenons, par d'autres paroles qui servaient comme de contexte à celle-ci, qu'elle était dirigée directement contre le Canada-Français. C'était demander la fusion des races, c'est-à-dire, en termes plus clairs, l'extinction de l'élément français dans les Provinces Britanniques. Nous ne voyons en cela rien de glorieux pour D'Arcy McGee. En arrivant en Canada, il eut dû se dévouer à la défense de notre nationalité; notre cause n'est-elle pas la même que celle de l'Irlande? Si ne voulait pas être un O'Connell, ne devait-il pas, au besoin, devenir un Nelson ou un Papineau? Il n'a pas semblé comprendre que notre nationalité était un débris glorieux de l'ancienne France catholique, ou, du moins, il n'a pas eu de foi en notre avenir, voilà probablement pourquoi le Bas-Canada n'a jamais été son client. D'ailleurs, disons en passant qu'il avait reçu, sous ce rapport, beaucoup de mauvais exemples de ses compatriotes établis au milieu de nous.

McGee était arrivé en Canada avec l'auréole de sa grande et belle renommée; les Irlandais de Montréal furent donc extrêmement flattés de le recevoir dans leurs rangs. Ils lui prouvèrent leur satisfaction en lui confiant le mandat de représentant de la Chambre d'Assemblée à l'élection générale de 1858, et, quelque temps après, en le faisant propriétaire d'une charmante demeure dans l'un des quartiers les plus fréquentés de Montréal.

L'orateur populaire des Etats-Unis et de l'Irlande vint donc prendre place dans les salles de notre Parlement; mais on ne trouva pas toujours en lui l'orateur brillant qu'on avait préconisé. Cela n'est point surprenant. Il faut le libre espace à l'essor du génie; dans un lieu trop étroit, ses grandes ailes ne font que l'embarasser ou rendre son vol tout à fait impossible. Il n'y avait pas une haute question à traiter dans notre parlement, tout n'était que mesquines chicanes de partis, comment donc un orateur pouvait-il y faire valoir ses riches talents. Les grands traits d'éloquence eussent paru déplacés, et McGee n'était pas homme de chiffres; il ne lui restait donc que les jeux de mots, les pointes et les personnalités. Il en usa et en abusa. Nous voulons lui laisser toute sa responsabilité: il contribua pour sa part, pendant les six premiers parlements, à rabaisser le ton de la discussion à ce point que, de toutes parts, on demanda instamment une réforme. Ajoutons cependant que, malgré tous les désavantages qu'il rencontrait, il ne laissait pas de s'ouvrir de temps en temps un coin de l'espace, et de prendre majestueusement l'essor pour montrer à ses auditeurs ébahis qu'il portait encore ses fortes ailes d'autrefois.

C'était un génie qui semblait dépaycé, mais c'était bien un génie.

En véritable Irlandais, dès son arrivée en Chambre, il se rangea résolument du côté de l'opposition ou du parti libéral. Le 20 Mai 1862, le ministre Cartier-McDonald ayant été défait sur la seconde lecture du Bill de Milice, le parti libéral monta au pouvoir. Sous l'administration S. McDonald-Sicotte

qui se forma alors, McGee accepta la charge de Président du Conseil. Mais la nouvelle administration n'était pas solidement assise, et dès le huit mai de l'année suivante, elle se trouvait, sur un vote de non-confiance, en minorité de cinq voix. Quatre jours après cet échec, le parlement fut prorogé, et Sandfield McDonald travailla à reconstituer le ministère. Pour avoir quelques chances de succès, il fallait une manœuvre très-habile; il fallait ajouter et retrancher à propos, de manière à renforcer les endroits faibles et à présenter un front mieux défendu aux attaques des ennemis.

Dans le brassage qui se fit pour cela, d'Arcy McGee fut éliminé du ministère, sans que l'on donnât des raisons bien plausibles pour expliquer cette décision. Des élections générales eurent lieu, et McGee conserva le mandat de la population irlandaise de Montréal. A la session suivante, il déclara qu'il n'avait aucune confiance dans la nouvelle Administration; et non-seulement il rompit avec le parti libéral, mais en Mars 1864, Sir Etienne Taché ayant été chargé de former un ministère conservateur, D'Arcy McGee accepta la charge de ministre de l'agriculture, qu'il conserva jusqu'au 1er juillet 1867. On a conclu de cette volte-face qu'il n'était qu'un homme sans principes, se laissant guider par l'esprit de vengeance ou par l'esprit d'intérêt. Nous ne voulons pas diminuer la part de blâme qui lui revient, mais qu'on nous permette de donner notre manière de voir: nous ne pouvons trouver ici que le développement ou la conséquence des idées nouvelles qu'il avait adoptées depuis un certain temps. La condamnation de ses erreurs de jeunesse le poussa naturellement vers le parti conservateur, et ce qui nous paraît surprenant c'est qu'il ne soit pas entré dans le parti conservateur dès le commencement de sa carrière parlementaire en 1858.

Lorsque s'ouvrit pour le Canada cette ère de la Confédération qu'il avait appelée de ses vœux et qui était en si grande partie l'œuvre de sa parole éloquente; il se trouva qu'on ne lui avait pas réservé de place dans le ministère. Était-ce un acte d'ingratitude de la part des chefs? Avait-il consenti lui-même à se voir frustré d'un honneur tant de fois mérité, pour ne pas susciter d'embarras à Sir John McDonald? Nous ne savons. Quoi qu'il en puisse être, la résignation complète avec laquelle il accepta ce soufflet politique, la fidélité qu'il continua à garder à un ministère qui semblait le dédaigner, tout cela montre un attachement inviolable pour son parti, et une force de conviction qui semble devenir de plus en plus rare au milieu de nous.

Dans cette phase de son existence, il était bien le sujet le plus loyal et le plus dévoué que possédât l'Angleterre. Heureux des libertés dont il jouissait en Canada, il voulait se montrer reconnaissant; le temps où il maudissait le gouvernement anglais était bien loin, bien loin de lui.

Les invasions des Féniciens sur notre territoire vinrent mettre ses dispositions au grand jour; il dénonça ces actes de brigandage avec une liberté d'expression et une force d'éloquence dont tout le monde eut lieu de s'étonner. O'Neil et ses partisans se voyant chaudement reçus par nos milices, ne tardèrent pas à accuser McGee de se servir des intelligences qu'il avait parmi eux pour faire avorter leurs différents projets en faisant tout connaître d'avance au gouvernement canadien.

Le nom de traître lui fut solennellement décerné; heureusement, il ne prit jamais la peine de rougir d'un stigmate qui lui avait été mis au front par la main des brigands de Ridgeway.

En 1865, étant allé représenter ses confrères du ministère conservateur en Angleterre et en Irlande, il dénonça de nouveau les démagogues d'Amérique; il connaissait tous les ressorts qui avaient été mis en jeu, il savait par cœur les ruses et les projets des féniciens, il pouvait en parler pertinemment. Il profita aussi de la circonstance pour exprimer enfin, sans ambiguïté, son opinion sur les rapports qui devaient exister entre l'Angleterre et l'Irlande. A ses yeux, c'étaient deux sœurs qui ne devaient demander qu'à s'unir. Elles perdraient toutes deux à une séparation, et elles deviendraient une cause de trouble pour le continent européen tout entier dont elles compromettaient l'équilibre.

C'est au milieu du peuple auquel il avait enseigné lui-même l'amour de la liberté et de l'indépendance qu'il osa parler de la sorte; ne voulait-il pas faire une rétractation solennelle? Il avait parlé par enthousiasme dans sa jeunesse, maintenant il parlait par conviction; l'exaltation du sentiment patriotique l'avait guidé dans ses premières démarches, le raisonnement et le calme du sentiment religieux le guidaient dans les secondes. Nous admirerons volontiers sa sincérité dans les deux circonstances, mais nous avouons que le changement avait été trop radical en lui.

Comme il avait désespéré de notre avenir national, il désespérait aussi de celui de l'Irlande, il était passé d'un extrême à l'autre extrême. Il devait y avoir un milieu où l'honneur et la religion, le patriotisme et la fidélité pouvaient se donner la main; c'est ce milieu qu'il n'a pas su découvrir.

Ses paroles (et surtout son discours de Wexford) produisirent une sensation immense; sensation d'admiration en Angleterre, sensation de colère en Irlande et surtout en Amérique. Quoi! la malheureuse Erin ne devait plus aspirer à reprendre son rang parmi les nations! Quoi! elle ne pourrait jamais paraître aux yeux du monde que sous le manteau de l'Angleterre! Et c'est McGee qui proclamait ainsi la honte de sa patrie! Mort au traître fut l'écho de sang qui lui répondit des plages de l'Amérique.

McGee devait être le martyr de sa sincérité. Nous sentons le besoin de dire de nouveau qu'il semble n'avoir jamais voulu que le bonheur de l'Irlande, et dans ses deux voyages de 1865 et 1867, il chercha à contribuer pour sa part à ce bonheur en sollicitant de meilleurs termes pour elle auprès d'Albion. Il s'était cru obligé de dire à sa patrie ce qu'une expérience de vingt ans lui avait fait connaître, que le meilleur parti qu'elle eût à prendre était la soumission; mais en même temps il disait à l'Angleterre: traitez-bien l'Irlande, vous vous en ferez une amie inséparable.

Les Irlandais de Montréal qui avaient tant aimé McGee se tournèrent contre lui en grand nombre; ils lui opposèrent à l'élection de 1867, un avocat distingué, M. Devlin, et firent une lutte acharnée et sanglante. McGee fut élu une dernière fois, mais avec toutes les peines du monde. On entendait dire de tout côté: le traître se fera tuer, il ne verra pas l'élection prochaine. Ceux qui avaient versé le sang canadien à Ridgeway pouvaient-ils craindre de verser le sang d'un des leurs qu'ils considéraient comme traître? La rage d'une partie des Irlandais contre McGee, le peu de confiance que le ministère avait semblé mettre en lui, la politique de paix et de conciliation qu'il avait adoptée, tout cela avait contribué à le mettre dans une espèce de pénombre d'où son éloquence seule pouvait le faire sortir quelquefois.

Enfin un soir, après avoir parlé longuement et éloquentement pour consolider cette confédération qui avait été le rêve de sa

vie, sur les deux heures du matin, il retournait à son hôtel, lorsqu'au moment de mettre la clef dans la serrure de sa porte, il fut frappé d'une balle qui le tua instantanément.

On ignorait encore les meurtres politiques dans notre paisible Canada; celui-ci fit un bruit immense. Il y eut une explosion de mépris contre les fauteurs du fénianisme; le crime d'un fénien retombait sur toute la secte: la solidarité n'est pas un vain mot. De fortes sommes avaient été offertes à celui qui mettrait la main sur le meurtrier; il fut découvert et exécuté après avoir subi un long procès. Ce malheureux était un jeune homme du nom de Whelan.

Les funérailles de McGee eurent lieu à Montréal, le 13 Avril 1868, 43e anniversaire de sa naissance, au milieu d'une pompe funèbre telle qu'on n'en avait pas encore vu dans notre pays. La *Minerve*, se transformant pour la circonstance en journal illustré, donna à ses lecteurs une vue de ce cortège imposant. Le Rév. M. O'Farrell fit entendre du haut de la chaire de l'Eglise St. Patrice une sublime oraison funèbre qui rappelait celles des maîtres de l'éloquence française. Après la cérémonie funèbre de l'Eglise de St. Patrice le corps fut transporté, au son mélancolique des instruments de musique militaire, dans la large nef de l'Eglise de la Paroisse de Montréal. Une nouvelle et touchante cérémonie eut lieu, et Mgr. Bourget parla lui-même avec cet accent du vrai pasteur qui lui est familier, mais qu'on ne se lasse jamais d'admirer.

Puis l'immense cortège se dirigea lentement et silencieusement vers le cimetière du Mont Royal. L'Honorable Thos. D'Arcy McGee ne possédait pas une grande réputation de politique; sa carrière avait été semée de trop d'erreurs et de trop de changements, mais voici ce qu'il laissait, pour la postérité, à sa mort:

En premier lieu et pardessus tout, une grande et belle réputation d'orateur. Nous avons déjà caractérisé son éloquence, il serait inutile de répéter ce que nous en avons dit.

En second lieu, il laissait une solide réputation d'historien. Jeune homme, McGee aimait singulièrement les voix du passé, parcequ'elles apportaient à son oreille les bruits de gloire de l'ancienne Irlande. C'est par amour pour sa patrie qu'il a étudié l'histoire, et c'est dans les mêmes sentiments qu'il l'a écrite. Son Histoire d'Irlande surtout devra lui procurer une gloire durable; c'est sans nul contredit la meilleure qui ait été publiée. On y trouve de la science, de l'ordre et de l'impartialité dans les jugements, tout cela relevé par un style soutenu et enchanteur. McGee a écrit plusieurs autres ouvrages historiques, dont voici les principaux: *Esquisses Historiques des Pionniers Irlandais en Amérique*, 1 vol. Boston 1850; *Histoire de la Réforme en Irlande* 1 vol. Boston 1852; *Histoire Catholique de l'Amérique du Nord*, 1 vol. Boston 1852; *Vie de Mgr. Maginn*, 1 vol. New-York 1856. Il publiait son histoire populaire d'Irlande en 1862, à New-York.

En troisième lieu D'Arcy McGee laissait aussi un nom comme poète. Ses Ballades Canadiennes publiées en 1858, sont de bien suaves inspirations. La poésie naissait naturellement dans son âme; il avait du barde, il avait du Thomas Moore.

Pour achever le portrait de l'Honorable Thos. D'Arcy McGee, disons qu'il n'a jamais rougi de se montrer enfant de l'Eglise Catholique, et, ce qui est encore plus consolant, ajoutons qu'il se montra particulièrement homme de foi dans les derniers temps de sa vie. Il avait eu le défaut de faire un usage immodéré de boissons enivrantes. On dit même que dans les temps de crise ses amis le gardaient quelquefois à vue, dans la crainte que des adversaires politiques ne vinsent à l'enivrer, pour priver le gouvernement d'un vote.

Il comprit ce qu'il y avait de mal dans cette habitude; une couple d'années avant sa mort, il s'en corrigea, et jamais rien ne put le faire prévariquer. En vain les médecins eux-mêmes lui dirent-ils que, pour le bien de sa santé, il avait besoin de quelques stimulants: J'ai pris ma résolution dit-il, je ne voudrais pas y manquer, même pour sauver ma vie.

Il a été fidèle à Dieu, Dieu aura été fidèle à lui donner la récompense.

L'Honorable Thomas D'Arcy McGee n'a pas eu d'enfants mâles, et les trois filles qu'il a laissées pour pleurer sa perte, se sont vues bientôt frappées d'un nouveau et terrible coup de la Providence; leur mère née Mary Theresa Caffrey, a été trouvée morte dans sa chambre, à genoux sur son prie-dieu.

Dieu visite ceux qu'il aime.

MEINER.

MARIAGE DU PÈRE HYACINTHE.

Le mariage du célèbre carme, longtemps révoqué en doute, et hier même démenti avec une certaine autorité, est aujourd'hui pleinement confirmé par un télégramme de Londres annonçant que le père Hyacinthe a épousé en cette ville, le 3 courant, Mme Emilie Jane Merriman, Américaine et veuve, fille de M. Amory Butterfield. Cette dame est connue à Paris pour avoir été convertie au catholicisme par le père Hyacinthe. Le mariage a été célébré dans le bureau d'enregistrement de Marylebone, l'un des endroits licenciés par le gouvernement pour la déclaration et l'inscription des mariages en vertu du système des contrats civils légalisés par le parlement.

Le Rév. doyen Stanley, sa femme et d'autres personnages de distinction assistaient à la cérémonie.

Ainsi se trouve irrévocablement consacrée la rupture du père Hyacinthe avec le Saint-Siège. Cet événement aura certainement un grand retentissement en Europe, et ne peut manquer de causer une profonde perturbation dans toute la catholicité.

HAYNE DE GRACE, Terrenouve, Déc. 9 1871.

JAS. I. FELLOWS, Ecr.—*Cher Monsieur*: Nous recevons presque journellement des ports de l'extérieur des commandes pour votre inappréciable sirop Hypophosphites, et la vente en augmente d'une manière constante. Je crois sincèrement que ce remède a fait plus de bien que tout autre, jusqu'à présent découvert, dans la guérison de la Consomption, Bronchite, Asthme, Coqueluche et autres maladies analogues. C'est le seul remède qui guérisse ces maladies en donnant de la force au système nerveux; et comme c'est aussi ce qu'on appelle une saine préparation chimique, je puis prédire que ce remède aura une plus grande circulation qu'aucun autre en existence.

Bien à vous,

W. H. THOMPSON.

—Dans un établissement de bains à quatre sous:

Un naturel de Belleville nage sur le côté, quand tout à coup une carcasse de poulet lui arrive juste dans la bouche.

—Matin!..... fait-il sans se déconcerter.... et nourri!